

## **Théorie Féministe, Anthropologie et Psychanalyse**

Prof/Dr. Lia Zanotta Machado.

Mon objectif est de présenter positivement différentes façons d'articuler les perspectives de la psychanalyse (en les reconstruisant pour une bonne partie) avec celles de l'anthropologie et du féminisme, afin de penser la diversité des classifications et des relations de genre, en leur ôtant toute rigidité et en pensant ces classifications et relations de genre comme des processus propres aux sujets qui se classent et classent les autres dans l'engagement relationnel avec d'autres sujets et agencements, dans le sens de Deleuze (1983) : « *Classer, c'est mettre en ordre des choses, qui dans 'leur apparaître', je ne dis pas en apparence, qui dans leur apparaître n'ont rien de commun. Ou en tout cas même si elles ont quelque chose de commun, ce n'est pas en fonction de ce quelque chose de commun qu'elles seront classées* ».

Le second objectif sera de penser les effets propres aux manières dont les sujets se classent en (et par) genres, dans l'enchaînement des actions des sujets genrés qui vivent des relations de violence. Comment s'entremêlent pouvoir et attributs de genre ?

1. 1. La perspective traditionnelle de l'anthropologie, présente dans de nombreux travaux et que l'on retrouve dans les champs théoriques les plus variés, est de comprendre les systèmes culturels de pensée en tant que formes de représentation collective qui précèdent et s'imposent aux individus au cours de leurs histoires. Pour beaucoup de travaux, le présupposé est que la culture est déterminante, et qu'ainsi les représentations collectives expliquent tous les comportements, avec le risque que la culture soit chosifiée, auto-explicative et monolithique. Quand le sens de la culture est perçu de manière monolithique, la classification de genre trouvée par le chercheur court le risque d'être comprise comme hégémonique ou unique. Cela pourrait avoir pour effet de produire une croyance/explication selon laquelle les comportements, dans telle culture de l'altérité ou dans tel microcosme focalisé par la culture occidentale, sont, pour n'importe quel individu, pour n'importe quel genre, réciproquement acceptés et incontestés (excepté peut-être pour ceux immédiatement perçus comme déviant).

La présence d'une division binaire entre culture occidentale et cultures de l'altérité peut souvent produire une séparation radicale entre les notions de personne et d'individu, qui deviennent des paires d'opposition, et non des formes et des modalités variantes de personnes/individualités. Dans les cultures de l'altérité, il existe des personnes, et dans les cultures modernes, des individus ; Réduction de toute la complexité de leur entrelacement, quoique dans les formes les plus variées. La valeur de la diversité culturelle, si chère aux anthropologues, peut se transformer en un piège puissant quand elle sert l'objectif de faire une anthropologie qui ne prend pas en compte la différence de positions sociales et genrées des sujets, ainsi que la reconnaissance de la complexité et de la variété de la constitution des subjectivités qui, toujours situées dans des contextes relationnels, se font entre agencités humaines et non humaines, et dans des contextes singuliers qui admettent toujours de l'incomplétude et des contradictions. J'ai tendance à considérer féconde la proposition de Latour (1991) d'un relativisme relationnel.

2. La perspective psychanalytique, par ses différentes lignées théoriques, peut se présenter pour l'anthropologie comme un piège, et elle le sera si elle est incorporée en tant que production d'une classification sexuée de genre, invariablement instituée pour toutes les

sociétés/cultures à un moment singulier, définitif et œdipien d'acquisition des identités sexuelles, et où le féminin est toujours le manque et la négation du masculin.

Je comprends que pour la construction même de l'idée du complexe œdipien, il fallait le contexte spécifique de l'apparition du *sentiment de famille*, d'*affectivité*, de *maison* et de *maternité*, comme Ariès (1981) et tant d'autres historiens nous le décrivent. Les valeurs du masculin et du féminin et de leurs relations dans le contexte de la conjugalité ont été enseignées et construites tout au long de l'histoire occidentale, à partir de laquelle se sont consolidées les idées du masculin et du féminin (dans les orientations « normales », névrotiques et psychotique), de longue durée, et qui selon la psychanalyse, sont pensées universellement. Néanmoins, elles ont été construites historiquement, fortement influencées par les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles de la modernité occidentale, particulièrement dans les pays du centre développés.

Les catégories de féminin et de masculin sont des catégories construites presque mythiques car fondamentales, puisqu'elles constituent l'« impensé » des différences de genre dans la modernité. La rigidité de ces catégories n'était ou n'a été qu'une apparence d'immobilité, puisqu'autour de ces catégories, et contre elles, ont pu être pensées aussi bien diverses formes de prolifération de genres et de sexualités, que des désarticulations entre genres et sexualités.

Je ne propose pas l'incorporation de la psychanalyse comme croyance en l'invariance de la conformation des genres, mais pour penser la constitution de sujets genrés dans les diverses socialités et/ou cultures.

Je pense que le discours psychanalytique est fondamental, et qu'il est fécond pour permettre d'introduire l'incorporation des désirs, de l'imaginaire et des contradictions symboliques dans les réflexions anthropologiques sur les formes d'engagement des agencivités humaines en tant que subjectivités prises dans le contexte relationnel entre humains et non humains, s'assumant et se situant dans différentes positions de sujet.

3. 3. Je me demande donc quelles peuvent être les contributions du dialogue entre Anthropologie, Psychanalyse et Féminisme dans l'acte de penser les notions de sujets/personnes/individus genrés dans des cultures de l'altérité et dans des cultures modernes. Henrietta Moore (2007) souligne clairement comment le « *self ne peut être réduit au sujet constitué discursivement, puisque désir, fantasme et motivation inconsciente ne peuvent être complètement contenu dans le discours* ». Et que la contribution de la psychanalyse s'avère donc importante. Si nous pensons les humains comme des êtres biologiquement culturels qui se développent en tant qu'individus qui symbolisent/représentent toujours des self/corps, et à partir de contextes de relations sociales entre humains et non humains, où l'engagement est toujours présent, il est possible de penser la diversité culturelle de la variété des systèmes de classifications de genre ainsi que de penser les différentes « manières de classer », variées et inégales, et « manière de se lier » à partir des différentes positions de sujets. Je pense qu'ainsi, les identifications de genre semblent être de nature contradictoire et conflictuelle, et que les sujets s'identifient à de multiples positions de genre.

Il est fécond de penser non seulement les formes variées de classification, de modèles et d'esthétiques de relations de genre, comme le fait Strathern, mais aussi les variétés d'agencements subjectifs des perspectives individuelles dans des situations et contextes

similaires. Strathern (1988) et Héritier (1996), à partir de positions théoriques différentes, soulignent comment la différence de place des hommes et des femmes dans la reproduction fait effet dans les manières de classer les hommes et les femmes, mais que malgré cela, les manières de classer diffèrent et se transforment.

En considérant comme central le point de vue de la psychanalyse, où le symbole n'est jamais complet, et ethnographiquement les mythes des origines des genres dans les cultures de l'altérité, les ambiguïtés et les incomplétudes des systèmes de classement des genres pourraient être mieux ciblées, révélant les limites de leurs contours, malgré une certaine amplitude de leurs interprétations. Je perçois que les manières féministes contemporaines de penser les positions post-genres (Haraway, 1991 et 2000 ; Butler, 1990, 1993 et 2004) sont datées et font dialogues aux positions d'identité fixée de genre également présentes dans la modernité. Mais en pensant la diversité des manières de classer en genre dans les cultures de l'altérité et ses formats ambigus et souvent ambivalents, nous pouvons comprendre que les cultures de l'altérité pensent des formes de catégories de féminin et de masculin qui, en même temps, ont été et n'ont pas été posées comme antagonistes, ont été et n'ont pas été ajustées en corps et parties de corps. Strathern (1988) montre le paradoxe - (peut-être à contrecœur) à la fin du célèbre *Gender of the gift* –, de l'identification entre hommes en tant qu'homme (homme en tant que catégorie) quand battre sa femme signifie augmenter le prestige des grands hommes parmi les hommes, tandis qu'elle nous montre pareillement comment en Mélanésie, ce qui différencie les hommes des femmes, ce n'est pas la masculinité, ni la féminité des organes sexuelles, mais bien les formes transactionnelles entre hommes et femmes.

La contribution de la psychanalyste dans les manières de faire de l'anthropologie serait l'attention portée à ce que la subjectivité ne se dissolve pas dans le social. Invoquer le social/culturel qui remplit le supposé vide de la subjectivité (Leenhardt, 1979), c'est oublier que les sujets humains se lient à travers des actes d'engagement, d'investissement et de désir, et qu'ils se constituent en sujets dans les situations les plus variées et des positions inégales de hiérarchie et de pouvoir.

Le dialogue entre psychanalyse et les études anthropologiques du genre dans les cultures de l'altérité peut révéler les limites de la construction œdipienne et celles de l'idée lacanienne selon laquelle le phallus est l'unique signifiant. Les constructions des origines mythiques et les rituels d'initiation des jeunes garçons et filles dans de nombreuses sociétés africaines, mélanésiennes et indigènes brésiliennes, montrent comment s'entremêlent les signifiants masculins et féminins (Gillison, 1991 ; Herdt, 1991 ; Moore, 2007). Cela révèle, selon moi, que les questions sur la différence sexuelle et les différences de genre sont multiples et toujours incomplètes, et que les sujets dans leurs investissements subjectifs font face à une multiplicité de manières de classer et d'attribuer des genres à des personnes, des corps, des parties de corps, des actes, des actions, des objets, des animaux et des esprits. Les histoires particulières révèlent les limites des systèmes classificatoires par lesquels les sujets se classent, mais elles expriment aussi, continuellement, la coprésence de questions, de doutes et de réponses.

4. La diversité des subjectivités et la diversité et l'inégalité des positions du sujet (si chères au féminisme) face aux contours des systèmes de classification de genre et face aux relations de genre, pourraient être approfondies par la contribution des perspectives psychanalytiques. Je recourais ici à mes textes, écrits dans *Feminismo em Movimento* (Machado, 2010), lorsque je réfléchissais sur les défis des perspectives anthropologiques qui se veulent féministes. Les

perspectives féministes abordent facilement les défis méthodologiques afin de ne pas chosifier le concept de culture, par la priorité féministe accordée aux positions différentes et inégales de sujets genrés. D'un autre côté, les perspectives féministes, qui se veulent anthropologiques, doivent fuir les dangers méthodologiques de chosifier l'universalité abstraite et uniforme des genres dans toutes les cultures, et aussi échapper au piège de la reproduction de l'éternelle dichotomie entre sociétés purement individualistes et purement holistes. Penser méthodologiquement les agencivités et les subjectivités humaines dans les diversités culturelles implique de donner aux concepts de diversités de sociétés et de cultures de la flexibilité et de la porosité compatibles avec la construction, déconstruction et reconstruction continue de valeurs culturelles relativement aux relations de genre.

5. Je me propose maintenant de penser les relations entre les manières de classer les sujets en (et par) genres, et les actions des sujets genrés vis-à-vis de la violence, en articulant les questions et les perspectives de l'anthropologie, du féminisme et de la psychanalyse.

La catégorie de « violence contre les femmes », créée dans la modernité par les mouvements féministes, est celle qui soutient la définition des droits des femmes comme droits humains à ne pas être violenté. Ce n'est pas parce qu'elle appartient à ce contexte qu'elle ne fait sens que pour les dites cultures occidentales modernes. Cette catégorie rend compte de diverses situations propres aux relations de genre dans des cultures de l'altérité, particulièrement dans un monde articulé et globalisé. Elle doit être continuellement examinée et entendue pour que puissent être établies toutes les médiations nécessaires de sens entre la catégorie de violence et les descriptions « natives » des situations qui recouvrent le domaine des conflictualités interpersonnelles de genre dans les cultures les plus différentes, aux formes de socialité les plus distinctes (Machado, 2010). Elles se font écho et l'idée de violence et d'humiliation résonne avec la subjectivité à travers différents agrégats culturels de sens et de sentiments, recouverts par d'autres mots que celui de violence.

Les regards féministes qui se veulent anthropologiques doivent à tout moment respecter les multiples sens et les multiples interprétations et contradictions que les processus d'internationalisation de la notion de droits humains et de la globalisation économique produisent, et s'intéresser aux réponses politiques et sociales ébauchées, loin de toute idée d'universalité chosifiée et illusoire, tout en continuant de chercher la diversité des positions inégales de sujets de genre, leurs contradictions et ambivalences, et les variations par lesquelles les sujets s'identifient et s'engagent à des moments distincts.

En travaillant avec les histoires des femmes agressées et d'hommes agresseurs, les manières rapportées sur leurs investissements montrent souvent des permanences ou des transits dans ce que les psychanalystes lacaniens appelleraient des structures cliniques. Les structures obsessionnelles telles que les présentent Lacan et Dor, semblent servir de métaphore pour les histoires masculines (Lacan, 1977, 1985 et 1986 ; Dor, 1991).

Dans les récits masculins apparaissent les justifications selon laquelle il faut battre pour corriger, battre pour que la femme obéisse, battre parce que « la femme a fait une bêtise pour que les hommes la battent ». De telles justifications sont susceptibles d'être acceptées parce qu'en grande partie légitimées par le sens commun, comme par la mémoire de longue durée présente dans les Codes Pénaux et Civils, où la femme adultère a déjà été considérée comme passible d'être tuée par son mari sans que ce soit un crime, ou encore jusqu'à l'institution du Statut de la Femme Mariée en 1962, quand la femme devait obéir à son mari en tout ce qui était juste et honnête, et ne pouvait pas travailler sans son autorisation.

Néanmoins, les récits mettent particulièrement en évidence les « battre par jalousie », « battre » pour le motif de « peur de perdre » (Recherche auprès de la *Delegacia Especializada da Mulher*, DEAM, dans Machado ;l ;l ;l et Magalhães, 1999 et Machado, 2004).

-P. « Pourquoi tu penses qu'il y a autant de dénonciation d'hommes qui battent leur femme ? »

-R. « Peut-être la jalousie, non ? La personne doit être très jalouse, elle veut la dispute avec sa femme ».

\_P. « Et que penses-tu des hommes qui battent leurs femmes ? »

-R. « S'il l'a traité bien, je pense que c'est la femme qui fait une bêtise pour que les hommes la battent ? »

La question du chercheur à Décio, d'une manière projective, a permis de le faire parler de son sentiment de « peur de perdre ».

\_P. « Comment tu imagines ces hommes qui battent les femmes, qui agressent ? »

-Réponse de Décio : « Jusqu'il y a pas si longtemps, je croyais que j'avais besoin d'un traitement psychiatrique, que j'en avais vraiment besoin, parce qu'on en devient un peu dérangé, on perd un peu la tête. Tout ça à cause des femmes, de l'amour, n'est-ce pas ? Et de la peur de perdre ».

Les récits de ces comportements rappellent la structure clinique lacanienne de l'obsessionnel masculin, selon les mots de Joël Dor (1993) : « L'obsessionnel ne peut pas perdre. [...] De la même manière que l'obsessionnel présente une disposition favorable à se constituer en tant que **tout pour l'autre**, il doit despotiquement **tout contrôler** et **tout dominer**, pour que l'autre ne lui échappe d'aucune manière, c'est-à-dire pour qu'il **ne perde rien**. La perte de quelque chose de l'objet ne peut que le renvoyer à [...] un **échec pour son image narcissique** ». (p. 105). « D'une manière générale, la stratégie consiste à s'approprier un **objectif vivant** pour le transformer en **objectif mort**, et s'occuper à ce que cela demeure. La plupart du temps, c'est seulement comme ça qu'il pourra maintenir un certain commerce amoureux avec lui. Afin de mieux y arriver, il peut également anoblir son objet d'amour en l'amochant, c'est-à-dire en le transformer en objet de plus en plus indésirable. Ce qui garantit, d'une certaine manière, qu'il soit bien mort. De plus, cette destitution désirante présente également l'avantage d'ancrer la possession imaginaire de l'objet contre le regard d'un rival toujours potentiel » (p. 111 et 112).

La complexité subjective de l'agresseur est ici claire. L'agresseur se voit comme en pleine légitimité de « battre », de « faire obéir », mais doute également d'avoir un comportement normal. Et se demande s'il serait « anormal » (souvenons-nous de Foucault (1977) qui révélait que les anormaux naissaient de la lutte difficile entre le discours juridique et le discours psychiatrique). On se demande : aurais-je besoin d'un traitement psychiatrique ? Et révèle ce qu'il considère être comme son engagement dans cette relation : la « peur de perdre ». Nous avons ici une possibilité analytique de dire que les investissements subjectives se font de manière double au nom de l'expectative de légitimité par laquelle l'homme masculin doit faire obéir sa femme, et doit contrôler, posséder sa femme, c'est-à-dire s'identifier en tant qu'homme. D'un autre côté, les investissements subjectifs semblent lui dire l'indicible pour une identification hégémonique d'être homme : avoir peur. Avoir peur de perdre.

Si le discours psychanalytique a appelé la peur de perdre en tant que structure obsessive, il a également révélé que cette structure est plus commune et dominante chez ceux qui

s'identifient comme masculins. Après un tour de tourniquet, ou une inversion, peut-être que la construction psychanalytique de la structure obsessionnelle nous dit que ce modèle obsessionnel a été légitimé en tant que standard du genre masculin. De manière conflictuelle pourtant, ce même standard masculin attend des hommes qu'ils n'aient pas peur... Ainsi, il n'y a clairement pas une vision uniformisée et cohérente sur ce que doivent être les hommes et les relations qu'ils doivent avoir avec leur femme. D'un autre côté, peut-être que la réflexion psychanalytique peut révéler que le mal-être des hommes vis-à-vis de leur femme est la peur de perdre, et que toute la construction légitimatrice du contrôle des hommes et du pouvoir conjugal et paternel des hommes a été symbolisée de manière hégémonique et légitime à travers les codes pénaux et civils pour contenir la peur des hommes. Est-ce que la peur des hommes de perdre des femmes, du patrimoine, trouverait son fondement dans les relations inégales de genre dans la modernité ?

La peur masculine semble se baser sur le pouvoir, le contrôle et la possession. Le pouvoir, le contrôle et la possession retiennent l'apparition de la peur de perdre. Mais quand cette peur masculine se déchaîne dans un contexte où il peut perdre « sa femme », l'effet en est l'agression contre l'autre : la femme.

En contrepartie, la « peur » des femmes dans un contexte où elles peuvent perdre « leur homme » peut provoquer la paralysie d'elle-même : la femme. Dans l'une ou l'autre situation, la peur des hommes et la peur des femmes deviennent des médiateurs et des renforts du contrôle des hommes sur les femmes.

Voyons toutefois plus en profondeur les récits des femmes. La peur des femmes de perdre leurs hommes est la peur de perdre leurs hommes dans des situations à haute tension. Elles ont l'impression de les perdre alors qu'elles sont dans des situations où elles sont menacées de violence. Elles se disent insatisfaites de la relation, tentent de la maintenir et ressentent de la peur.

Les récits des femmes agressées nous montrent une similitude avec la structure clinique hystérique, à dominante féminine, selon la psychanalyse lacanienne. Toutefois les récits varient de manière substantielle entre une adhésion quasi-totale du récit avec la construction psychanalytique du modèle de ladite structure hystérique à d'autres histoires qui montrent le transit, le va-et-vient et/ou le rejet de ce modèle. C'est-à-dire que les histoires démontrent l'« insatisfaction » par rapport à l'« économie du désir hystérique [qui] est éternellement insatisfait », comme le décrit Dor (1993, p. 69).

C., 33 ans, une fille de 7 ans. Mariée depuis 13 ans, travaille dans les services. 1 an depuis les faits. (Recherche réalisée auprès du *Juizado Especial contra a Mulher*, dans le cadre de ma recherche en cours en 2013 sur l'Efficacité de la Loi Maria da Penha de 2006, sur la Violence Domestique contre les Femmes)<sup>1</sup>.

*\_P. Qu'est-ce qui vous a poussé à dénoncer ?*

*\_R. Mon dieu, je suis mariée depuis 13 ans. Et c'est la première fois qu'il me menace. Il m'a menacé et j'ai porté plainte. Et comment c'est arrivé ? Il boit, voyez-vous ? Il buvait beaucoup. Maintenant moins, mais il boit toujours. Alors je suis arrivée à la maison et il s'est plaint parce que le repas n'était pas prêt. Je lui ai dit que non, je ne l'avais pas préparé, j'étais trop fatiguée, parce que c'était vendredi [du vendredi au samedi]. Alors il a commencé à râler, il a*

---

<sup>1</sup> Entretien réalisé par l'étudiante en Droit Luna Borges, sous mon orientation.

*dit que j'abusais et qu'il allait me tuer. Il a pris un gros couteau et s'est jeté sur moi. Mais il ne m'a pas attrapée. Je me suis éloignée et me suis tue. Je me suis dit qu'il pouvait arriver pire. Je me suis juste éloignée et lui ai dit de ne pas s'approcher, que demain on discuterait. Il est allé dans la chambre. Et là j'étais nerveuse, j'ai pris le téléphone et j'ai appelé la police. Mais c'était difficile, ça ne m'était jamais arrivé. Depuis, notre relation est plus ou moins... avec des hauts et des bas. Je lui ai dit cette année que s'il ne partait pas, on devrait prendre une décision. Mais j'essaie. Il est bien pendant un moment, puis se remet à boire avec ses amis, mais il ne m'agresse pas, il reste calme. Mais c'est chiant, on veut une personne qui nous accompagne, pour aller se promener. Le week-end, il me laisse seule et va boire avec ses amis. Je lui dis que la vie ce n'est pas ça. Ma fille, elle pleure beaucoup, quand on était séparé elle pleurait et demandait quand son père rentrait. Je suis revenue mais c'est aussi pour elle. Elle pleurait en demandant que son père revienne, et je disais qu'il allait revenir. Mais ce n'est pas facile. Un an déjà. Mais ça s'est amélioré... l'accompagnement avec T [psychologue du service auprès du Juizado] est génial, et je continue. Lui non. Il a fait la moitié et a arrêté. Il dit que pour tout ce que je veux faire, il m'aidera, dans n'importe quelle situation. Que la décision sera toujours pour moi, si je veux divorcer. J'ai dit que je sais, mais j'ai peur de divorcer. J'ai peur que ce soit pire... Je lui ai dit qu'on avait 13 ans de mariage, qu'il y a la petite, qu'il a été mon premier homme. Si on arrête je ne veux pas rester ici, je veux partir loin de lui. J'ai peur qu'il se révolte comme dans ce qu'on lit dans le journal, ces violences, ces hommes révoltés qui finissent par tuer leur femme. Quand je vois ces choses, je me dis que ça pourrait être moi. Mais elle me dit de ne pas penser à ça, de penser à moi. Mais j'ai peur.*

Le récit révèle les allées et venues de ses investissements, pour toujours « essayer » de continuer avec son homme, père de sa fille. « C'est chiant » de ne pas trouver en son mari « une personne qui l'accompagne », même si « il ne l'agresse plus », elle est insatisfaite (« ce n'est pas comme ça la vie »). Elle tente de satisfaire sa fille (qui veut que son père revienne), tente de satisfaire (récupérer ?) son mari (« c'est le premier homme »). D'un autre côté, elle dit clairement : *Je pense divorcer mais j'ai peur.*

Dor (1983, p. 78) définit ainsi la structure clinique hystérique :

*« [...] Si fondamentalement, l'objet du désir œdipien, la phallus, est ce dont l'hystérique se sent injustement privé, il ne peut déléguer la question de son désir si ce n'est à celui qui est supposé l'avoir. Dans ce sens, l'hystérique n'interroge pas la dynamique de son désir sinon avec l'autre, qui est toujours supposé détenir la réponse à l'énigme de l'origine et du processus du désir en question. [...] Être ici sans réellement y être, constitue pour l'hystérique, dans sa relation avec l'autre, une porte de sortie salutaire, pour le cas où il ne s'agit pas d'une bonne option. Cette disposition gagne son importance du point de vue de l'économie du désir hystérique, dont la constante est de demeurer insatisfaite ».*

Le récit de l'agressée C. pourrait-il être entièrement soumis à la délégation de son désir avec l'autre ? En totalité non, mais en partie oui, quand elle se focalise sur sa situation permanente d'insatisfaction. Elle sait quel est son désir. Elle veut un mari compagnon, un père amoureux de sa fille. Mais ce qu'elle veut semble dépendre totalement de ce que son mari en est venu à faire. Elle semble ainsi être prisonnière du désir de l'autre. Elle continue de privilégier le désir d'être désirée par son compagnon. Elle privilégie le désir de sa fille sur le sien, en revenant vers son mari au nom de ce que sa fille demande. Ce privilège du désir de l'autre est l'une des définitions culturelles attendues des identifications féminines. Quelque chose de la définition psychanalytique de l'hystérie se trouve, sans aucun doute, dans la même définition psychanalytique de la catégorie du féminin ; la privation du phallus et la délégation du désir à celui (masculin) qui est supposé l'avoir. Ainsi, la construction de

l'hystérie consolide en grande partie l'identification du féminin en tant que celle qui désire le désir de l'autre, ou qui désire être désirée, mais ne désire pas. (Il convient de relativiser pourquoi, pour la psychanalyse lacanienne, le manque et l'incomplétude sont humaines, bien que vécues distinctement par les structures masculins et féminins).

Néanmoins, c'est son désir indépendant de ne pas préparer le repas du mari parce qu'elle était fatiguée qui a déclenché l'agression du mari et la menace au couteau. Ainsi, C. ne se présente pas comme une éternelle insatisfaite. Elle se dispute pour la possibilité de dire qu'elle est fatiguée. Elle accepte l'assistance thérapeutique à vue d'atteindre ses désirs. Mais elle a peur. Peur de perdre la vie, non seulement à cause de ce qu'elle voit dans les journaux, mais parce qu'elle a été menacée au couteau. Il en ressort ainsi un tout comportemental soumis à la structure clinique de l'hystérique. Elle a des désirs qu'elle sait être les siens, et sur lesquels il ne dépend même pas de se soumettre au regard de l'autre masculin. Ses désirs et ses actes d'autonomie sont ce qui est contrôlé dans la relation. La peur n'est pas un attribut de son identification de genre féminin. La peur qui se produit chez elle est exactement le résultat de son acte de répondre à son désir de se reposer ce jour-là et de ne pas préparer le repas. Au nom de l'expectative considérée comme légitime de la fonction des femmes aux soins domestiques et à l'obéissance au mari, le compagnon comprend comme légitime l'exigence de ce qu'« elle remplisse son devoir », et si elle ne le fait pas, qu'il lui incombe de la « corriger ». Au pire on peut accepter qu'il ait « exagéré ».

Y. 41 ans, 5 filles, habite depuis 25 ans à Brasilia, employée domestique. (Recherche réalisée auprès du *Juizado Especial contra a Mulher*, dans le cadre de ma recherche en cours en 2013 sur l'Efficacité de la Loi Maria da Penha de 2006, sur la Violence Domestique contre les Femmes)<sup>2</sup>.

*R. Mais avec le temps qui passe, pendant 8 ans à peu près c'était bien, puis on a dû louer et ensuite, quand on a pu acheter la maison et tout, il a commencé à boire plus. Je pensais que ça allait s'améliorer, il restait un peu d'argent, mais il a commencé à boire beaucoup. Et il a commencé à me manquer de respect, devant les enfants en plus. Il m'humiliait, il disait que la maison n'était pas à moi, qu'elle était à lui. Il m'a déjà jetée dehors, mais je ne pars jamais, malgré l'humiliation, qui était très grande. Et on se disputant, on revenait. [...] Et un jour il a battu ma fille la plus âgée, sans raison. Et elle était encore mineure... On a rien fait, on était stupéfait. On n'a pas cherché la police. C'est passé puis ça a recommencé. Il l'a de nouveau battu... Elle était majeure et m'a dit qu'elle allait porter plainte. Je l'ai soutenue... Je lui ai dit que moi aussi. C'est comme ça que j'ai commencé à **m'éveiller**. Je suis venue ici à cause de la violence qu'il a eue contre ma fille, mais ça m'a affectée psychologiquement. Elles le traitaient comme un père, mais après ça elles ne le faisaient plus. Et ça me gênait beaucoup. Elles ne lui parlaient plus, ne l'appelaient plus papa. [...] Je suis venue à l'audience et je l'ai amenée. C'est là que j'ai commencé à **m'éveiller par rapport à** beaucoup de choses, que je trouvais normales. Peut-être aussi à cause de mon histoire avec la relation de mon père et ma mère. Il la blessait et elle restait pour ça. [...] J'ai **eu** ma remise de diplôme, et j'y suis allée avec mes filles... Il n'a pas voulu venir. Il est resté à la maison à boire, à râler, et a dit qu'il mettrait le feu à la maison. J'ai eu très peur, mais c'était ma remise de diplôme, les filles étaient toutes bien habillées. Je suis partie. Je n'ai pas pleuré, mais j'étais tendue. En arrivant à la maison vers 1h30, il n'avait pas mis le feu, mais il avait cassé plein de choses dans ma chambre. On faisait déjà chambre à part, depuis ce qui était arrivé avec ma fille... Je faisais un break. Et il a même détruit mon ordinateur, la porte, il a jeté mes affaires par terre. Je suis*

---

<sup>2</sup> Entretien réalisé par l'étudiante en Droit Luna Borges, sous mon orientation.



*allée au commissariat et j'ai porté plainte. Il a été brutal et a battu nos filles et une fille qui n'est pas de nous. Il y a eu un jour où j'en ai eu marre. [...] Après la plainte, rien n'a changé. Ils ont dit qu'on devait vendre la maison, mais il pouvait y rester. Et il est resté. Mais comme ça.... Il ne m'a pas respecté, rien n'a changé. Lui dans le salon et moi dans la chambre, avec ma peur. Je pensais toujours que quand je rentrerais à la maison, il serait soûl, il allait me battre, me disputer, me pousser. Je n'ai pas réussi à vendre la maison. Et il a dit qu'il partirait seulement si je la vendais. Puis ça a empiré. Il a commencé à me menacer à nouveau. Je lui ai dit que je ne tolérais plus qu'il m'engueule, qu'il crie, que les voisins entendent tout, qu'ils disent des choses à ses propres filles aussi. Avant qu'il n'arrive quelque chose, je suis allée à la DEAM et j'ai demandé à ce qu'il quitte la maison. Là ça a bougé. Le juge a demandé qu'il demeure à 200m de moi et des petites, jusqu'à ce que le juge décide des jours de visites.*

Le récit de l'agressée Y. pourrait-il être entièrement soumis à la délégation de son désir avec l'autre ? En totalité non, mais en partie oui, quand elle se focalise sur sa situation permanente de « dispute et de retour ». Elle est dans une situation d'insatisfaction parce qu'elle ne veut pas qu'il l'humilie, ni qu'il batte sa fille. Pourtant elle est confrontée à la perception de ce qui est la manière « normale », c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'autre manière de vivre le féminin : la figure de la mère soumise (blessée) à son père. On voit ici que considérer « normal » ne signifie **n'être pas gêné**. Même s'il s'agit d'une conduite attendue comme « normale » dans l'environnement, cela ne signifie pas qu'elle ne se sente pas humiliée face à lui, cela ne signifie pas seulement qu'il y a une « douleur physique » (Cardoso de Oliveira, 2005). Aussi « normal » et attendu que soit le contrôle des hommes, elle se sent humiliée face à lui, face à elle-même, face à lui et aux filles. Mais ce qu'elle veut dépend totalement de ce que le mari permet, jusqu'à ce qu'elle se redresse.

« Réveillée », elle est allée de manière autonome étudier au Lycée. Un tel désir a été réalisé et visualisé de manière expressive au cours de la cérémonie de remise de diplôme, ce qui a provoqué une menace de la part du mari, à savoir de mettre le feu à la maison et l'effective destruction de biens : ordinateur et porte. Ainsi, Y. ne se représente pas toujours comme une éternelle insatisfaite. Elle se bat de manière intransigeante pour la maison et pour le départ du mari de l'environnement domestique. Mais elle a peur. Peur d'être agressée ou de voir ses filles agressées physiquement, peur de perdre la maison. Ses désirs et ses actes autonomes sont ce qui est contrôlé dans la relation.

La peur est le cœur de l'imposition relationnelle du pouvoir de genre et la forme de contrôle relationnelle. La peur dans les relations conjugales est vécue comme une émotion qui, chez les sujets féminins, tend à paralyser et qui, chez les sujets masculins, tend à déclencher des agressions.

Conclusions :

Incorporer l'analyse de la peur et le déclenchement d'émotions et d'actes qui en découlent permet de développer des situations de violence dans leur complexité : l'entremêlement des subjectivités dans leurs positions de sujets avec les attendus des fonctions sociales et culturelles masculines et féminines. Ainsi, il est clair que les attentes sociales des classifications et des identifications de genre ont des contours et des limites flexibles, et que du point de vue des subjectivités, les possibilités d'identifications sont multiples. Pourtant, au vu des conflits, la solution de l'agression semble être, pour les sujets genrés comme masculins, une action avec laquelle ils s'identifient et qu'ils considèrent légitime.

Ce ne sont pas les propres attributs des catégories dans des systèmes rigides de classification de genre ou les formes flexibles par lesquelles les sujets individus se classent ou classent les autres qui semblent produire un fort effet stabilisateur dans les catégories de genre, mais bien plus les formes sociales publiques et privées d'entretenir et légitimer les relations de pouvoir entre genres. En contrepartie, la nouvelle législation et les pratiques juridiques qui s'approchent de l'esprit et du texte de la nouvelle loi semblent contribuer à déstabiliser l'état de normalisation et de banalisation que l'on attribue aux violences domestiques contre les femmes, et donner une plus grande visibilité au fait que beaucoup de sujets masculins s'identifient à la figure du contrôle, du pouvoir et de l'agression.

## **Bibliographie**

ARIÉS, Philippe \_ História Social da Criança e da Família\_Rio: Ed.Zahar ,1981.

BUTLER, Judith .Problemas de gênero: Feminismo e Subversão da Identidade. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 2003. (1990)

\_\_\_\_\_ Cuerpos que importan. Sobre los limites materiales y discursivos del sexo, Buenos Aires, Edit. Paidós, 2002.(1993)

\_\_\_\_\_ Undoing gender, NY and London: Routledge, 2004

CARDOSO de OLIVEIRA, Luís R. Direitos, Insulto e Cidadania. Existe violência sem agressão moral? Série Antropologia n.371.Brasília, 2005

DELEUZE, Gilles. Cinéma Cours 42 du 24.05.1983, disponível em: [http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id\\_article=244](http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=244)

DELEUZE & GUATARI. A Thousand Plateaus . Continuum International Group Publishing, London, 2011) {1980}

DOR, Joël, O Pai e sua Função em Psicanálise, Rio, Ed.Jorge Zahar ,1991.

DOR, Joël, Estruturas e Clínica Psicanalítica, Rio, Ed.Taurus,1993.

FOUCAULT, M. Os Anormais . Martins Fontes, 2001 (1977)

HARAWAY, Donna J. Manifesto Ciborgue: Ciencia, tecnologia e feminismo-socialista no final do século XX. In: HARAWAY, Donna, KUNZRU, Hari & TADEU, Tomaz (orgs.). Antropologia do ciborgue: as vertigens do pós-humano. Belo Horizonte: Autêntica, 2000 (33-118).

HARAWAY, Donna. Simians, cyborgs and women: The reinvention of nature. New York: Routledge. (1991)

HÉRITIER, Françoise . Masculin/Féminin II. Dissoudre la Hiérarchie. Paris, Ed. Odile Jacob, 1996.

LACAN, Jacques . "The Signification of Phallus in Ecris, A Selection.London:Routledge,1977

\_\_\_\_\_ O Eu na Teoria de Freud e na Técnica de Psicanálise \_Livro 2, Rio. Jorge Zahar. 1985

---

Os Escritos Técnicos de Freud \_ Livro 1, Rio: Jorge Zahar. 1986

LATOURE, Bruno. *Nous n'Avons Jamais Été Modernes: Essai d'Anthropologie Symétrique*. Paris: Editions La Découverte. 1991.

LEENHARDT, Maurice. *Do Kamo: person and myth in the Melanesian world*. Univ. Chicago Press. 1979.

MACHADO, Lia Zanotta e MAGALHÃES, M. Tereza "Violência Conjugal: os Espelhos e as Marcas" In: SUÁREZ, Mireya e BANDEIRA, Lourdes (orgs.) *Violência, Gênero e Crime no Distrito Federal*. Brasília: Ed. Paralelo 15/Ed. da UnB, 1999, pp. 173-237.

MACHADO, Lia Zanotta. "Masculinidade e violências. Gênero e mal-estar na sociedade contemporânea". *Série Antropologia n. 290*. Brasília, UnB, 2001. Republicado in SCHPUN, Mônica Raisa (org.) *Masculinidades*. Boitempo, São Paulo, 2004.

MACHADO, Lia Zanotta. *Feminismo em movimento*. São Paulo: Francis, 2010.

MOORE, Henrietta. *The Subject of Anthropology: gender, symbolism and psychoanalysis*, Cambridge and Malden, Polity Press, 2007.

STRATHERN, Marilyn. *O Gênero da Dádiva: Problemas com as mulheres e problemas com a sociedade na Melanésia*. Campinas: Ed. da Unicamp, 2006 (1988).